

## SONNET AU BARON TAYLOR.

A l'occasion du Concours musical du Parc St. Maur, duquel il avait bien voulu accepter la présidence

— o —

En ce siècle fatal, où de puissants cerveaux,  
Voulaient aider la mort à moissonner le monde,  
Veillent pour découvrir quelques canons nouveaux  
Qui fauchent une armée en moins d'une seconde,  
Où les combats nouveaux menacent nos travaux,  
Où meurt plus d'un martyr sans que nul lui réponde,  
Où le sang trop souvent fait la terre féconde,  
Où l'on s'égorge en tas pour deux princes rivaux,

Il est beau de vous voir associer entre elles  
Des âmes que bientôt vous rendez fraternelles  
Brandir de la Raison l'invincible flambeau,

Inspirer la Concorde à la famille humaine,  
Unir, sans les compter, tous les amis du Beau,  
Secourir la Misère et combattre la Haine

CH. GRADUONGIN.

— o —

## LES PIANISTES CELEBRES.

SILHOUETTES ET MEDAILLONS

VI

### EMILE PRUDENT.

— o —

La première enfance de Prudent n'offre aucune particularité saillante, rien en lui ne faisant pressager une de ces natures privilégiées appelées à prendre rang parmi les artistes célèbres. Prudent (Emile Beunier), naquit à Angoulême le 4 avril 1817. Admis comme élève de solfège au Conservatoire de Paris, il entra, le 12 juillet 1826, dans la classe de Larivière et y obtint un deuxième prix. Il ne fit que passer dans la classe de M. Laurent, alors professeur-adjoint, pour être ensuite admis dans la classe de piano de Zimmermann. Notre maître regretté avait la main heureuse, dans le choix de ses élèves, et, du premier coup d'œil, il avait reconnu chez le jeune Emile Prudent un pianiste d'avenir.

J'étais alors le camarade et l'émule de Prudent. Nous avions pour condisciples notre futur directeur Ambroise Thomas, Potier, le petit fils de Piccini, Ravina, Codine, Besozzi, Lacombe. Prudent obtint un second prix en 1831 et le premier en 1833. Après ce succès, Prudent entra dans la vie militante de l'artiste et y eut de pénibles débuts, ne comptant qu'un petit nombre d'élèves, souvent forcés de "faire des bals," d'exécuter des quadrilles, pour éviter d'être trop à charge à ses parents. Prudent eut occasion d'en-

tendre plusieurs fois Thalberg en 1836, comme tous les pianistes de notre génération, il fut frappé des qualités de cette nouvelle école, émerveillé des effets produits, et n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir, s'assimiler les procédés du célèbre pianiste compositeur.

Tous les artistes qui ont entendu Thalberg ont pu apprécier sa large et belle sonorité, sa manière toute particulière de disposer les phrases du chant dans le médium du piano, de diviser souvent la mélodie aux deux mains en confiant l'accentuation aux pouces, enfin cet admirable arsenal de traits nouveaux, brillants, légers, s'élançant tantôt en fines arabesques, en fusées sonores, éclatantes, tantôt parcourant dans toute son étendue l'échelle musicale du clavier, enveloppant l'idée principale comme d'un réseau harmonieux brillant et diaphane. Cet art merveilleux de faire chanter le piano, soit par la belle conduite du son, soit en tirant de l'instrument des effets de sonorité inconnus avant lui, toutes ces qualités réunies étonnaient, éblouaient subjuguèrent amateurs et artistes.

L'influence fut naturellement considérable sur la manière d'exécuter et d'écrire du groupe des jeunes pianistes français. Prudent Goussu, Gottschalk s'inspirèrent de ces formes nouvelles, et leurs œuvres de cette époque sont tout à fait assimilées au style du maître viennois. Ces imitations, souvent très réussies, ne sont pourtant pas des copies dans le sens absolu du mot, ces pastiches ne manquaient pas d'habileté et d'ingéniosité, mais l'influence du maître à la mode s'y fait trop vivement sentir. Plus tard, quand cette fièvre d'imitation fut passée, quand l'inventeur eut délaissé lui-même cette forme, la jeune école française, Prudent en tête, revint à la musique de piano, sans parti pris d'arrangements ou arpèges et on accords brisés.

C'est à l'époque de l'enthousiasme excité par Thalberg, à l'époque de ses grands succès, que Prudent eut le courage de se retirer en province afin de s'y livrer dans le recueillement à un travail persévérant pour y acquérir la sûreté de mécanisme, l'exécution chaloueuse et colorée, qui depuis ont caractérisé son jeu, et aussi, disons-le, pour s'approprier les qualités si réduisantes du maître nouveau qu'il s'était donné pour modèle. Après plusieurs années d'un rude labeur, Prudent sortit de sa retraite et renonça à sa vie d'isolement pour se produire dans quelques concerts de province. Les succès qu'il obtint lui donnèrent confiance, et désormais sûr de son avenir, il revint à Paris conquérir la célébrité, juste récompense de ses prodigieux efforts. Il se fit entendre d'abord chez Zimmermann, puis dans la maison Pleyel. Célé, applaudi, acclamé, Prudent eut enfin la conscience matérielle de sa valeur et la certitude indiscutable des immenses progrès réalisés, mais ce fut dans un concert donné au Théâtre-Italien par Thalberg alors dans tout l'éclat de sa réputation, dans le rayonnement de son merveilleux talent, que Prudent fit sa rentrée véritable dans la carrière de virtuose.

Cette présentation du jeune pianiste français faite d'une façon si délicate, si gracieuse par l'illustre bénéficiaire, fut très appréciée par le public d'élite qui venait surtout entendre Thalberg en possession de la faveur générale. Les deux artistes firent merveille dans le duo pour deux pianos sur *la Norma* de Thalberg, ils furent chaleureusement applaudis. Prudent rappelé par de nombreux amis devenus ses admirateurs, dut à la demande d'un public enthousiaste, exécuter sa fantaisie déjà célèbre de *Lucie*.

A partir de cette soirée mémorable, la réputation et les succès de Prudent allaient chaque jour en grandissant. Le jeune compositeur eut aussi la bonne fortune de trouver des éditeurs habiles, intelligents, amis dévoués, qui consacraient leur influence à produire et faire valoir ses œuvres.